On avait promis aux enfants pour les récompenser d'avoir été sages de leur montrer les dunes de Jagborough. Mais Nicolas n'était pas de la fête, car il était puni. Le matin même, il avait refusé de boire son bol de lait dans lequel trempait du pain sous prétexte qu'il y avait dedans une grenouille. Des gens plus âgés, plus sages et plus instruits que lui avaient eu beau lui représenter qu'il ne pouvait pas y avoir de grenouille dans son lait et qu'il ne fallait pas dire des bêtises, il ne s'entêta pas moins à continuer d'outrager le bon sens en décrivant avec force détails la couleur de ladite grenouille et les taches qu'elle avait sur le corps. Le piquant de l'histoire, c'est qu'il y avait réellement une grenouille dans le bol de Nicolas, car il l'y avait mise lui-même, aussi pouvait-il en parler en connaissance de cause. On glosa longuement sur le crime abominable qui consistait à aller chercher une grenouille dans le jardin pour la mettre dans un bol de lait dans lequel trempait du bon pain de campagne, ce que Nicolas avait pour sa part retenu de toute cette histoire et qu'il n'arrivait pas très bien à comprendre, c'était que des grandes personnes réputées pour leur intelligence et leur savoir s'étaient révélées être dans l'erreur la plus totale concernant des questions sur lesquelles elles avaient pourtant tranché avec la plus parfaite assurance.

– Vous avez dit qu'il ne pouvait pas y avoir de grenouille dans mon bol de lait, et pourtant il y en avait bien une, répétait-t-il avec l'insistance d'un habile tacticien qui n'a pas l'intention d'abandonner une place qu'il sait imprenable.

C'est pourquoi il ne pouvait accompagner cet après-midi-là son cousin, sa cousine et son petit frère, garçon qu'il jugeait somme toute assez falot, jusqu'aux dunes de Jagborough. La tante de ses cousins, qui insistait, en vertu d'un syllogisme totalement aberrant, pour être aussi sa tante à lui, s'était empressée de combiner l'expédition à Jagborough afin de faire bien sentir à Nicolas de quels délices il allait justement être exclu à la suite de son odieuse inconduite au petit déjeuner. Elle avait pour habitude, chaque fois que l'un des enfants commettait une faute, d'improviser je ne sais quelle festivité dont le coupable se trouvait rigoureusement privé. Quand les enfants péchaient collectivement, elle leur annonçait brusquement l'arrivée dans une ville voisine d'un cirque extraordinaire avec plein d'éléphants où on les aurait emmenés le jour même s'ils ne s'étaient pas aussi mal conduits.

On attendait bien sûr quelques larmes de la part de Nicolas au moment du départ de l'expédition. Mais en fait de larmes, l'on dut se contenter de celles de sa cousine qui s'écorcha le genou contre le marchepied de la voiture au moment où elle voulut s'y hisser.

– Ce qu'elle peut hurler, dit Nicolas avec une certaine satisfaction lorsque le petit groupe se mit en route sans manifester toutefois la joie et la bonne humeur qui caractérisent généralement ce genre de randonnée.

– Elle s'en remettra vite, dit la soi-disant tante. Ce sera une magnifique après-midi pour courir et s'amuser au milieu de ces superbes dunes. Ah, comme ils vont bien s'amuser!

– Bobby ne s'amusera pas beaucoup, et il ne pourra pas non plus beaucoup courir avec ses bottines qui lui emprisonnent les pieds, dit Nicolas avec un petit gloussement sardonique.

– Pourquoi ne m'a-t-il pas dit plus tôt que ses chaussures le blessaient? demanda la tante avec une pointe d'aspérité dans la voix.

– Il vous l'a dit deux fois, mais vous n'écoutiez pas. Vous n'écoutez pas souvent quand on vous dit des choses importantes.

– Et toi, tu sais que tu ne dois pas aller dans le verger aux groseilles, dit la tante pour changer de sujet.

– Pourquoi pas? demanda Nicolas.

– Parce que tu es puni. L'aurais-tu déjà oublié? dit la tante d'un ton sec.

Nicolas ne voyait pas le lien de causalité entre le fait d'être puni et celui de ne pas pouvoir se trouver dans le verger aux groseilles au même moment. Son visage revêtit une expression des plus résolues. Sa tante comprit alors qu'il était bien déterminé à aller dans le verger aux groseilles pour la simple raison qu'elle le lui avait défendu.

Le verger aux groseilles comportait deux entrées, et une fois qu'un petit garçon de la taille de Nicolas avait réussi à y pénétrer, il pouvait facilement disparaître au regard parmi les plants d'artichauts, les buissons de framboise et les massifs de mûres. La tante avait bien d'autres choses à faire cet après-midi-là, mais elle passa une heure ou deux à de menus travaux de jardinage lui permettant de surveiller les deux portes qui donnaient accès au paradis interdit. C'était une femme qui avait peu d'idées, mais qui, quand elle en avait une, ne la laissait pas échapper.

Nicolas tenta une ou deux sorties dans le jardin qui entourait la maison en essayant de se faufiler mine de rien vers l'une des deux portes, mais sans jamais réussir à tromper la vigilance de la tante. En fait il n'avait pas la moindre intention d'aller dans le verger, mais il était

capital pour lui que sa tante le crût; ainsi resterait-elle au poste d'observation qu'elle s'était fixé pour la plus grande partie de l'après-midi. Après avoir pris soin de confirmer la tante dans ses soupçons, Nicolas regarda furtivement la maison et entreprit sans tarder de mettre à exécution un plan d'action qu'il mûrissait depuis longtemps. En grimpant sur une chaise de la bibliothèque, on pouvait atteindre une étagère sur laquelle était posée une grosse et lourde clé. Cette clé imposante était le cerbère qui préservait les mystères du cabinet de débarras de toute intrusion non autorisée et qui n'ouvrait la porte qu'aux tantes et autres grandes personnes pareillement privilégiées. Nicolas n'était guère expert dans l'art d'introduire des clés dans des serrures, mais depuis quelques jours il s'était entraîné tout spécialement avec la clé de la porte de la salle de classe, car il ne voulait pas trop se fier à la chance ou au hasard. La clé tourna péniblement dans la serrure, mais enfin elle tourna. La porte s'ouvrit et Nicolas se trouva dans un pays inconnu à côté duquel le verger aux groseilles faisait piètre figure, paradis rassis dont on a épuisé tous les plaisirs.

Nicolas s'était souvent demandé à quoi pouvait bien ressembler le cabinet de débarras, ce domaine si jalousement dissimulé aux jeunes regards et à propos duquel on n'admettait aucune question. Son attente fut comblée, et dépassa même ses espérances. D'abord c'était une grande pièce assez sombre, éclairée seulement par un vasistas étroit donnant sur le verger interdit. Ensuite c'était une sorte de caverne d'Ali Baba pleine de trésors inimaginables. La soi-disant tante faisait partie de ces gens qui s'imaginent que les objets s'abîment à l'usage et qui, par conséquent, les condamnent à la poussière et à la moisissure sous prétexte de les préserver. Les parties de la maison auxquelles Nicolas avait accès étaient généralement tristes et nues, mais ici il y avait des merveilles qui attiraient sans cesse le regard. Il y avait d'abord et surtout un fragment de tapisserie encadré, qui, de toute évidence, avait dû être un pare-feu. Mais pour Nicolas c'était une histoire follement attrayante qui était là racontée; il s'assit sur un rouleau de tissu indien qui, une fois balayée la couche de poussière qui le recouvrait, scintillait de multiples couleurs et se mit à étudier tous les détails de la tapisserie. Un homme en costume de chasse d'une époque éloignée venait de transpercer d'une flèche un cerf : ça n'avait pas dû être bien difficile pour lui, car le cerf n'était qu'à un ou deux pas de lui; dans la végétation touffue suggérée par le tableau, il paraissait assez aisé de se faufiler jusqu'à l'endroit où le cerf était en train de brouter, et les deux chiens tachetés qui bondissaient déjà pour se joindre à la curée avaient sans doute été dressés à ne pas intervenir

avant que la flèche eût été décochée. Cette partie du tableau était assez simple à comprendre mais le chasseur voyait-il, comme Nicolas, quatre loups galopants qui accouraient dans sa direction à travers le bois? Il y en avait d'ailleurs peut-être plus de quatre de cachés derrière les arbres, et de toute façon l'homme et ses deux chiens pouvaient-ils résister aux quatre loups au cas où ils seraient attaqués? L'homme n'avait plus que deux flèches dans son carquois, et peut-être qu'il manquerait son coup; tout ce qu'on savait de son habileté d'archer, c'était qu'il pouvait abattre un grand cerf à une distance ridiculement rapprochée. Nicolas resta un long moment assis à étudier les possibilités qu'une telle scène offrait; il était enclin à penser qu'il y avait plus de quatre loups et que l'homme et ses chiens se trouvaient dans une situation pour le moins périlleuse.

Mais il y avait d'autres objets tout aussi captivants qui sollicitaient son attention immédiate; comme, par exemple, cette paire de chandeliers en forme de serpents, et une théière qui ressemblait à un canard de porcelaine par le bec duquel aurait coulé le thé. Comme la théière de la chambre d'enfant semblait terne et vilaine en comparaison! Et que dire de ce coffret en bois de santal sculpté bourré de coton aromatique entre les couches duquel se trouvaient de petites figurines de bronze, des taureaux d'une robuste encolure, des faisans et des lutins ravissants à l'œil et agréables au toucher. D'apparence moins prometteuse était un grand album carré à la couverture noire; Nicolas l'ouvrit, et ô merveille, il était rempli d'illustrations d'oiseaux en couleur. Et quels oiseaux! Dans le jardin et le long des chemins où il allait se promener, Nicolas voyait bien quelques oiseaux, mais il n'y en avait pas de plus grands, ni de plus gros qu'une pie ou un pigeon, tandis qu'ici il y avait des hérons, des outardes, des vautours, des toucans, des butors, des ibis, des faisans dorés, toute une galerie de tableaux représentant des espèces qu'il n'avait encore jamais vues. Et tandis qu'il contemplait la couleur du canard mandarin en tâchant de se représenter quelle avait pu être sa vie, la voix de sa tante appelant son nom à cors et à cris retentit dans le verger. Cette longue disparition l'avait rendue méfiante et elle en était arrivée à la conclusion qu'il avait dû escalader le mur qui se trouve derrière la haie de lilas; elle était en train de le chercher en vain parmi les rangées d'artichauts et les plants de framboise.

– Nicolas, Nicolas! hurlait-elle, sors tout de suite de ta cachette! D'ailleurs il est inutile de te cacher, car je sais très bien où tu es. Où que tu sois, je te vois toujours. Tu n'échappes jamais à mon regard. Alors ça ne sert à rien de faire le malin.

C'était sans doute la première fois depuis vingt ans que quelqu'un souriait dans le cabinet de débarras.

Nicolas referma l'album, le remit soigneusement à sa place sur l'étagère et secoua par-dessus la poussière d'une pile de journaux qui se trouvait à proximité. Puis il sortit sans bruit de la pièce, referma la porte et replaça la clé à l'endroit exact où il l'avait trouvée. Sa tante continuait de l'appeler lorsqu'il entra dans le jardin.

– Qui appelle? demanda-t-il.

– Moi, s'entendit-il répondre de l'autre côté du mur. Tu ne m'entendais donc pas? Je t'ai cherché un bon moment dans le verger et je suis tombée dans la citerne. Heureusement il n'y a pas d'eau dedans, mais les parois sont glissantes et je ne peux pas en sortir toute seule. Va me chercher la petite échelle qui est sous le cerisier.

– On m'a toujours interdit d'aller dans le verger, répondit promptement Nicolas.

– Eh bien maintenant je t'ordonne d'y aller, reprit la voix du fond de la citerne avec une certaine impatience.

– Votre voix ne ressemble pas du tout à celle de tante, objecta Nicolas. Je sais qui vous êtes, vous êtes le Tentateur qui essaie de m'induire au péché de désobéissance. Tante me dit souvent que je cède toujours aux injonctions du Malin. Cette fois j'ai résolu de ne pas y céder.

– Ne dis donc pas de bêtises, dit la prisonnière, et va plutôt chercher l'échelle.

– Y aura-t-il de la confiture de fraises à goûter? demanda Nicolas d'un air innocent.

– Certainement, répondit la tante qui était bien décidée à part elle à ce qu'en tout cas Nicolas n'en eût pas.

– Maintenant je sais que vous êtes le Tentateur et non pas tante, cria gaiement Nicolas; parce que quand nous avons demandé de la confiture de fraise hier à tante, elle nous a répondu qu'il n'y en avait pas. Or je sais qu'il y en a quatre pots dans le placard, parce que j'ai regardé et vous, vous savez bien sûr qu'ils y sont, puisque vous savez tout, mais elle, elle ne le sait pas, sinon elle n'aurait pas dit qu'il n'y en avait pas. Oh, démon, vous vous êtes trahi, je vous ai démasqué!

C'était un rare plaisir ainsi qu'un privilège inouï que de pouvoir parler à une tante comme on parlerait au diable en personne, mais Nicolas savait aussi, avec ce discernement propre aux enfants que le train-train de la vie n'a pas encore émoussé, qu'on ne peut pas abuser indéfiniment d'un tel privilège. Il s'éloigna donc bruyamment et ce

fut une fille de cuisine en quête de persil qui finit par faire sortir la tante de la citerne.

Ce soir-là on prit le thé dans un silence redoutable. La marée était haute quand les enfants arrivèrent à Jagborough Cove, et ils ne purent donc pas jouer sur les dunes – détail qui avait échappé à la tante dans sa hâte à organiser son expédition punitive. Les bottines trop serrées de Bobby eurent des effets désastreux sur son humeur et son comportement, si bien qu'on ne peut pas vraiment dire que les enfants se soient bien amusés. La tante observa le mutisme glacial de quelqu'un qui a subi une détention insultante et imméritée au fond d'une citerne pendant trente-cinq minutes. Quant à Nicolas, lui aussi, il garda le silence, absorbé qu'il était par les choses extraordinaires qu'il avait vues cet après-midi-là; après tout, songea-t-il, le chasseur pourrait peut-être s'échapper avec ses chiens pendant que les loups se repaîtraient du cerf blessé.